

OPÉRA

Dans l'antre de « La Mouche »

Pendant deux semaines, « Le Figaro Magazine » a suivi, dans l'ombre de Howard Shore, David Cronenberg et Plácido Domingo, les ultimes préparatifs de l'opéra le plus attendu de la saison lyrique. Reportage exclusif.

PAR NICOLAS D'ESTIENNE D'ORVES (TEXTE) ET RAPHAËL
GAILLARDE POUR LE FIGARO MAGAZINE (PHOTOS)

A man with grey hair and glasses, wearing a grey jacket and dark trousers, stands with his arms crossed in a theatrical set. The set features a brick wall, a large metal door on the left, and various cables and equipment. The lighting is dramatic, highlighting the man and the textures of the set.

Le trio horifique
de « **La Mouche** »
sur la scène
du Châtelet : le chef
d'orchestre Placido
Domingo, le metteur en
scène David Cronenberg
et le compositeur
Howard Shore
(de gauche à droite).



La soprano roumaine Ruxandra Donose découvre avec effroi la terrible mutation du baryton-basse canadien Daniel Okulitch, transformé en mouche géante.



Réconciliant mélomanes et cinéphiles, « La Mouche » est l

Un babouin passé au mixeur ; un homme perdant oreilles, ongles et dents ; une femme qui accouche d'une larve géante... Vingt et un ans après sa sortie, *La Mouche* de David Cronenberg provoque encore de jolis cauchemars. Toute une génération de cinéphiles a été traumatisée par la tragédie de Seth Brundle, savant malheureux qui tente de désintégrer la matière en un point pour la réintégrer ailleurs, et voit son corps fusionner avec celui d'une mouche. Premier triomphe international du cinéaste canadien, ce film à l'ambiance glaciale et organique devait beaucoup à sa BO signée Howard Shore. Deux décennies plus tard, les deux hommes reprennent *La Mouche* sur la scène du Châtelet* pour le projet le plus inattendu de la saison lyrique : un « opéra gore » dont Shore signe la musique et Cronenberg la mise en scène.

Les premières répétitions ont lieu dans l'étrange Manufacture des Céillets d'Ivry-sur-Seine, sombre bâtiment industriel à l'image du décor de l'œuvre. Passé un hall d'usine, nous voilà dans un espace étroit et encombré comme une remise de brocanteur : une banquette rouge pour les chanteurs ; des tables d'écoliers pour les techniciens ; un plateau scénique noir où clignotent en permanence les deux « télépods », infernales machines

qui vont causer la fusion de l'homme et de l'insecte. Le cinéphile ne sera pas dépaycé : le livret de David Henry Hwang suit à la lettre le scénario de Cronenberg, à un détail près - il place l'intrigue dans les années 50.

Ici, l'ambiance est concentrée. Tout le monde est assis, sauf un homme qui arpente la salle, mains dans les poches, en mâchant nerveusement un chewing-gum : Howard Shore. Avec sa tête de premier de la classe lunaire, le compositeur semble un croisement de Karl Zéro et de Droopy. Peu sûr de lui, cet artiste à qui l'on doit la magistrale partition du *Seigneur des anneaux* et des musiques pour Scorsese, Burton ou Desplechin, guette l'approbation de ses proches. On ne le sent guère habitué à commander, raison pour laquelle il donne des indications à tous : chanteurs, chef, choristes, techniciens (quitte à les exaspérer). Craindrait-il que son œuvre fût assimilée à une musique de film ? Cette *Mouche* n'a pourtant rien d'une BO améliorée. C'est une partition austère qu'il a voulue proche de l'opéra contemporain, refusant toute séduction immédiate mais gardant cette sensualité sèche et étouffante qui constitue la « Shore's touch ».

Plus que Cronenberg, c'est lui le créateur. Le cinéaste s'estime pour sa part « co-metteur en



En haut : la créature monstrueuse sur l'épaule d'un assistant du maître canadien des effets spéciaux, Stephan Dupuis. **Ci-dessus : éternel angoissé,** le compositeur Howard Shore médite sur sa partition. **Ci-contre : le temps d'un opéra,** le célèbre ténor espagnol Plácido Domingo abandonne le chant pour son violon d'Ingres, la direction d'orchestre.





Scène de répétition dans les décors années 50 de Dante Ferretti : le chef de chant et l'assistant du chef d'orchestre font travailler Ruxandra Donose.



David Cronenberg supervise la scène finale de « La Mouche », où le héros apparaît sous la forme d'un insecte gigantesque, animé par une marionnettiste particulièrement souple...

Le premier « opéra gore » de l'histoire de la musique

scène » et fait volontiers profil bas. Belle inversion des rôles pour ces deux amis de quarante ans qui ont travaillé ensemble sur 12 films et se comprennent sans même se parler. Avec une complicité pudique (mais parfois de vraies frictions), ils vivent la renaissance de leur *Mouche* comme une expérience proustienne.

Cronenberg avoue que l'aventure est déroutante. Habitué aux tournages de film, le réalisateur des *Promesses de l'ombre* intervient peu, ou de loin. On pourrait presque croire qu'il a l'esprit ailleurs. A la pause, le metteur en scène arpente seul les alentours de la Manufacture des Œillets, pour prendre des photos. « *Je suis en train d'écrire mon premier roman, qui se passe en partie à Paris, confie-t-il. Je fais mon repérage...* »

Mais cette décontraction est un leurre. Escorté d'un assistant factotum, il ne laisse rien passer. Avec son regard doux et tranchant, il visualise le tableau horrifique du final de *La Mouche*, dont les effets spéciaux du Québécois Stephan Dupuis (avant-bras brisé, mouche géante, charpie organique...) vont faire hurler d'horreur le public du Châtelet.

A côté de ces Canadiens déjantés, le chanteur espagnol Plácido Domingo semble un volcan de bonne humeur. Celui qui fut, avec Pavarotti, le plus grand ténor des quarante dernières années, est l'instigateur de ce projet.

Membre de l'Académie des arts

et sciences du cinéma américain, il vote chaque année pour les Oscars, et voilà longtemps qu'il pensait que la musique d'Howard Shore avait sa place dans un théâtre lyrique. Dont acte : *The Fly* sera présenté en septembre à l'Opéra de Los Angeles, mais c'est le Châtelet qui a la primeur de cette création mondiale. Pour l'occasion, le chanteur se fait même chef d'orchestre, et dirigera l'œuvre à la tête du Philharmonique de Radio France.

Une ambiance digne du « Seigneur des anneaux »

Quelle étrange légèreté se dégage de ce charmant Hercule ! Avec son accent à couper au couteau et sa barbe en broussaille, il semble un sorcier penché sur sa marmite. Du reste, Howard Shore ne doit pas être si dépaycé : ici, c'est vraiment *Le Seigneur des anneaux* ! La Manufacture des Œillets ressemble à la grotte de Gollum, et Jean-Luc Choplin,

directeur du Châtelet, avec ses airs matois et sa coupe au bol, paraît un Hobbit. On le voit battre la mesure du menton, avec la joie d'une groupie qui n'en revient pas de fréquenter des stars, et en particulier son « ami Plácido ».

Domingo ne se laisse pourtant pas attraper si facilement... car le voilà bientôt reparti. Toujours entre deux avions, le vétérinaire ténor ! Et que dire de l'illustre décorateur Dante Ferretti, carrément absent du plateau ? Ce collaborateur de Pasolini, Fellini, Ferreri, Annaud et autres Terry Gilliam, est bloqué à Hollywood sur le tournage du prochain Scorsese (*Shutter Island*, avec DiCaprio). En attendant sa venue, quelques jours avant la première, c'est son assistante, Cécile Degos, qui fait à peu près tout. Petit soldat buté et rigolard, elle saute d'un élément du décor à l'autre, afin que les chanteurs puissent s'y mouvoir sans crainte, car Cronenberg entend bien les diriger

comme des comédiens de cinéma.

Pas facile, d'ailleurs, de reprendre le rôle du savant Seth Brundle, transfiguré dans le film par Jeff Goldblum. C'est le baryton-basse canadien Daniel Okulitch (remplacé le 11 juillet par Laurent Alvaro) qui tente ce défi. Grandeur et servitudes de l'art lyrique : le chanteur va passer la moitié du spectacle dans d'effrayantes combinaisons en mousse de latex, concoctées par Stephan Dupuis pour illustrer la décomposition progressive de son corps en insecte. Au programme : trois changements de costume d'environ deux minutes chacun, avec l'aide de quatre techniciens. Et, pour retirer les mauvaises odeurs, entre chaque représentation on vaporisera l'intérieur des combinaisons à la vodka. Une horreur, on vous dit !

■ N.E.O.

* *The Fly*, opéra en deux actes, les 2, 5, 8, 11 et 13 juillet (rés. : www.chatelet-theatre.com).

La petite bête qui dure

La nouvelle *La Mouche* paraît en juin 1957, en anglais, dans le magazine *Playboy*. Son auteur, le Franco-Anglais d'origine batave George Langelaan (1908-1972) est un ancien héros de la Seconde Guerre mondiale, déjà connu pour ses récits d'espionnage. Aussitôt publiée, *La Mouche* est élue « nouvelle la plus terrifiante du XX^e siècle ». L'année suivante, Kurt Neumann en réalise la première adaptation cinématographique : *La Mouche noire*, avec Vincent Price (qui sera diffu-

sée au Châtelet le 3 juillet dans le cadre du Festival Paris Cinéma). Elle sera suivie par un *Retour de la mouche noire* (1959) et une *Malédiction de la mouche* (1965). Il faudra attendre 1986 pour que David Cronenberg signe sa remarquable version de *La Mouche*, adaptée à l'époque actuelle et produite par Mel Brooks. *La Mouche 2*, de Chris Walas (1989) ne renouvellera hélas pas le miracle. Enfin, à l'heure où l'œuvre devient un opéra, les amoureux de cette histoire peuvent retrouver le texte de Langelaan dans une édition de poche remarquablement commentée (Garnier Flammarion).

N.E.O.